partis également douloureux : ou de laisser le monde se faire une triste opinion de ma conduite ; et ce parti ne saurait en aucune manière se concilier avec ce que je me dois à moi-même : ou de dévoiler le véritable motif de votre résolution et... » Mais, à ce moment, voyant que Gertrude était devenue toute de feu, que ses yeux se gonflaient, que son visage se contractait comme les pétales d'une fleur sous les bouffées brûlantes du vent qui précède l'orage, il interrompit ce discours et, rassérénant son visage, il reprit : « Allons, allons, tout dépend de vous, de votre sagesse. Je sais que vous en avez beaucoup et que vous n'êtes pas fille à gâter sur sa fin ce que vous avez si bien commencé ; mais il était de mon devoir de prévoir tous les cas. Qu'il n'en soit plus question ; et restons d'accord sur ceci, que vous répondrez avec assurance, et de manière à ne pas faire naître des doutes dans l'esprit de ce saint homme. De cette façon, vous en serez aussi beaucoup plus tôt quitte. » Et là-dessus, après avoir suggéré quelques réponses aux interrogations qui pourraient lui être adressées, il aborda le thème ordinaire des douceurs et des jouissances réservées à Gertrude dans le monastère ; et il l'entretint de cela tant et si bien que finalement un domestique vint annoncer l'examinateur. Le prince, après une courte répétition des instructions les plus importantes, laissa sa fille seule avec l'ecclésiastique, ainsi que le prescrivaient les règlements.

Le saint homme arrivait avec l'opinion déjà en partie formée que Gertrude avait une grande vocation pour le cloître, ainsi que le lui avait donné à entendre le prince lorsqu'il était allé l'inviter. Il est bien vrai que le bon prêtre, qui savait que la défiance était une des vertus les plus nécessaires de son ministère, avait pour maxime de ne jamais se presser d'ajouter foi à de semblables affirmations, et de se tenir en garde contre les préventions ; mais il est bien rare que des paroles affirmatives prononcées avec assurance par une personne grave, en quelque genre que ce soit, ne déteignent pas sur l'esprit de celui qui les écoute. Après les compliments d'usage : « Signorina, dit-il, je viens jouer auprès de vous le rôle du diable ; je viens mettre en doute ce que, dans votre demande, vous avez donné pour certain ; je viens placer sous vos yeux les difficultés, et

m'assurer si vous les avez bien prises en considération. Veuillez me permettre de vous adresser quelques questions.

— Tout à votre aise ; parlez, répondit Gertrude. »

Le bon prêtre commença alors à l'interroger dans la forme prescrite par les règlements. Est-ce bien dans votre cœur, librement, spontanément que vous avez puisé la résolution de vous faire religieuse ? N'y a-t-il eu aucune menace ou aucune séduction dont vous ayez subi l'influence ? N'a-t-on usé d'aucune autorité pour vous y déterminer ? Parlez sans ménagements, en toute franchise à un homme dont le devoir est de connaître votre vraie volonté, afin d'empêcher qu'il vous soit fait violence en aucune manière.

La vraie réponse à une telle demande se présenta aussitôt à l'esprit de Gertrude avec une terrible évidence. Mais, pour donner cette réponse, il fallait en venir à une explication, dire ce dont elle était menacée, raconter toute une histoire. L'infortunée recula épouvantée devant cette idée, et se mit aussitôt en quête d'une autre réponse, n'importe laquelle, qui pût la soustraire le mieux et le plus vite possible à cette pénible torture. « Je me fais religieuse, dit-elle en cachant son trouble, je me fais religieuse de mon plein gré, librement.

— Depuis combien de temps cette pensée vous est-elle venue ? demanda encore le bon prêtre.

— Je l'ai toujours eue, répondit Gertrude, devenue, après ce premier pas, plus hardie à mentir contre elle-même.

— Mais quel est le motif principal qui vous décide à vous faire religieuse ? »

Le bon prêtre ne savait pas quelle terrible corde il touchait ; et Gertrude fit un grand effort sur elle-même pour ne pas laisser percer sur son visage l'effet que ces paroles produisaient sur son esprit. « Le motif, dit-elle, c'est de servir Dieu et de fuir les dangers du monde.

— Ne serait-ce pas quelque chagrin ? quelque ... permettez ... quelque caprice ? Il arrive parfois qu'une cause momentanée produit une impression si vive qu'elle semble devoir durer toujours ; puis quand cette cause vient à cesser et que le cœur change, alors ...

— Non, non, répondit précipitamment Gertrude, le motif est bien celui que je vous ai dit. »

Le vicaire, bien plutôt pour accomplir intégralement son devoir que parce qu'il jugeât la chose nécessaire, continua ses interrogations; mais Gertrude était décidée à le tromper jusqu'au bout. Outre la répugnance qu'elle éprouvait à la seule pensée de révéler sa faiblesse à ce brave et digne prêtre qui paraissait si loin de soupçonner une telle chose d'elle, la pauvre fille songeait aussi, d'autre part, qu'il pourrait bien l'empêcher d'être religieuse, mais que là s'arrêtait son autorité sur elle, ainsi que sa protection. Une fois lui parti, elle resterait seule avec le prince; et ce qu'elle aurait ensuite à endurer dans cette maison, le bon prêtre n'en saurait rien, ou le sachant même, avec toute la meilleure intention, il ne pourrait rien faire de plus que de la plaindre. L'examinateur fut las de questionner avant que l'infortunée le fût de mentir; et, voyant que ses réponses concordaient toujours parfaitement entre elles et n'ayant aucune raison pour en suspecter la sincérité, il finit par changer de langage, lui dit tout ce qu'il croyait de plus propre à la confirmer dans sa bonne résolution; puis, l'en ayant félicitée, il prit congé d'elle. En traversant les appartements pour sortir, il rencontra le prince qui avait l'air de passer par là par hasard; et il lui adressa, à lui aussi, ses félicitations pour les bonnes dispositions où il avait trouvé sa fille. Le prince avait été jusqu'alors dans une perplexité très-anxieuse : à cette nouvelle, il respira; et, oubliant sa gravité accoutumée, il alla presque en courant vers Gertrude, la combla de louanges, de caresses et de promesses avec les transports d'uue joie cordiale, d'une tendresse en grande partie sincère. Ainsi est fait cet inextricable brouillamini du cœur humain.

Nous ne suivrons pas Gertrude dans cetté tournée ininterrompue de spectacles et de divertissements; pas plus que nous ne nous arrêterons à décrire en détail et par ordre les sentiments de son cœur dans cette période de temps : ce serait une histoire de douleurs et de fluctuations trop monotone et une répétition de choses que nous avons déjà dites. L'aménité des sites, la variété des objets, cette joie de se sentir transportée çà et là, à l'air libre, lui rendaient encore plus odieuse l'idée du lieu où, à la fin, elle descendrait de voiture pour la dernière fois, pour toujours. Plus poignantes encore étaient les impressions qu'elle éprouvait dans les réunions, dans les fêtes de la ville. La vue des jeunes dames auxquelles on donnait le titre d'épouses, dans le sens le plus naturel et le plus usité de ce mot, éveillait en elle un sentiment de jalousie, un chagrin qui la rongeait d'une manière insupportable; parfois aussi la vue de quelque autre personnage lui faisait sembler que dans la possession de ce titre devait consister le comble de la félicité. D'autres fois, la pompe des palais, la richesse des ameublements, le bourdonnement et le bruit joyeux des réunions lui communiquaient une ivresse, une ardeur telle de vivre heureuse qu'elle se promettait à elle-même de se dédire, de tout souffrir, plutôt que de retourner à l'ombre froide et morte du cloître. Mais toutes ces résolutions s'évanouissaient devant la considération plus calme des difficultés, à un seul regard jeté sur le visage du prince. Quelquefois aussi la pensée qu'il lui fallait abandonner pour toujours ces jouissances, lui en rendait amer et pénible ce court essai; comme le malade dévoré par la soif regarde avec ressentiment et repousse presque avec dépit la cuillerée d'eau que le médecin lui accorde à grande peine.

Sur ces entrefaites, le vicaire des religieuses avait délivré l'attestation nécessaire, et la licence de tenir le chapitre pour l'acceptation de Gertrude était arrivée. Le chapitre se tint, on réunit, comme on devait s'y attendre, les deux tiers des votes secrets qui étaient exigés par les règlements, et Gertrude fut acceptée. Elle-même alors, fatiguée de ce long supplice, demanda à entrer le plus tôt possible au monastère. Il n'y avait certes personne qui voulût faire opposition à cet empressement. On se conforma donc à sa volonté; et, conduite en grande pompe au monastère, elle y prit l'habit.

Après douze mois de noviciat pleins de regrets et de repentirs, elle arriva au moment de la profession, c'est-à-dire, à ce moment où il lui fallait, de deux choses l'une, ou prononcer un *non* plus étrange, plus inattendu, plus scandaleux que jamais, ou répéter un *oui* déjà dit tant de fois : elle le répéta, et fut religieuse pour toujours.

C'est une des propriétés particulières et incommunicables de la religion chrétienne, que de pouvoir donner paix

et direction à quiconque recourt à elle, en quelque conjoncture et pour quelque motif que ce soit. Si le passé est susceptible de remède, elle indique ce remède, le fournit et prête les lumières et la force nécessaires pour l'appliquer, n'importe à quel prix; sinon, elle donne le moyen de faire réellement et en effet ce que l'on dit en proverbe, de nécessité vertu. Elle enseigne à continuer avec sagesse ce qui a été entrepris par légèreté ; elle plie l'âme à embrasser presque avec inclination ce qui lui a été imposé par la force, et donne à un choix qui fut téméraire, mais qui est irrévocable, toute la sainteté, toute la maturité et, disons-le même franchement, toutes les joies de la vocation. C'est une voie ainsi faite que, de quelque dédale, de quelque précipice qu'il y parvienne et s'y engage, l'homme peut dorénavant cheminer en sûreté et avec courage, et parvenir tranquillement à une fin tranquille. Par ce moyen, Gertrude aurait pu devenir une religieuse sainte et heureuse, de quelque manière qu'elle le fût devenue; mais, loin de là, l'infortunée se débattait sous le joug et, de cette façon, elle n'en sentait que plus fortement le poids et les meurtrissures. Un incessant regret de la liberté perdue, l'horreur de son état présent, une laborieuse poursuite de vains désirs qui ne seraient jamais satisfaits, telles étaient les principales occupations de son âme. Elle ruminait sans cesse ce passé si amer, elle rassemblait dans sa mémoire toutes les circonstances par lesquelles elle avait été conduite là où elle était, et défaisait mille fois inutilement par la pensée ce qu'elle avait fait en action; elle s'accusait elle-même de lâcheté, elle accusait les autres de tyrannie et de perfidie, et dévorait sa rage. Elle idolâtrait à la fois et pleurait sa beauté, gémissait sur sa jeunesse destinée à se consumer en un lent martyre, et enviait dans de certains moments n'importe quelle femme qui, dans n'importe quelle condition et avec n'importe quelle conscience, pouvait librement dans le monde jouir de ces dons.

La vue de ces religieuses qui avaient coopéré à l'entraîner là-dedans lui était odieuse. Elle se rappelait les artifices et les stratagèmes qu'elles avaient mis en œuvre, et les en payait par autant de grossièretés, par autant de bizarreries, voire même par des reproches directs. Il leur fallait

le plus souvent supporter tout cela et se taire ; attendu que, si le prince avait trouvé bon de tyranniser sa fille autant qu'il avait été nécessaire pour la réduire au cloître, une fois son but atteint, il n'aurait pas aussi facilement souffert que d'autres prétendissent avoir raison contre son propre sang; et, à la moindre plainte qu'elle eût fait entendre, elles auraient pu courir le risque de perdre cette grande protection, et peut-être même de voir le protecteur se changer en ennemi. Il semble qu'elle aurait dû éprouver une certaine inclination pour les autres religieuses qui n'avaient pas trempé dans cette ignoble intrigue, et qui, sans l'avoir désirée pour compagne, l'aimaient comme telle ; qui, pieuses, occupées et joyeuses, lui montraient, par leur exemple, comment, même en ce lieu, on pouvait non-seulement vivre, mais encore être heureux. Mais celles-ci aussi lui étaient odieuses pour une autre raison. Leurs dehors de piété et de contentement devenaient à ses yeux comme un reproche de son humeur inquiète et de ses manières fantasques; aussi ne laissait-elle échapper aucune occasion de les railler par derrière, en les traitant de bigotes, ou de les déchirer à belles dents, en les traitant d'hypocrites. Peut-être aurait-elle eu moins d'aversion à leur égard si elle avait su ou deviné que les quelques boules noires qui s'étaient trouvées dans l'urne où avait été décidée son acceptation, c'étaient précisément elles qui les y avaient déposées.

Parfois il lui semblait trouver quelque consolation en usant du commandement, en se voyant courtisée au dedans, visitée par quelque flatteur du dehors, en venant à bout de quelque entreprise, en employant sa protection, en s'entendant appeler la Signora; mais quelles consolations ! Le cœur, qui sentait leur insuffisance, aurait voulu de temps en temps pouvoir y ajouter aussi et savourer les consolations de la religion ; mais celles-ci ne sont accordées qu'à ceux qui font bon marché des autres; de même que le naufragé, pour s'accrocher à la planche qui peut le conduire sain et sauf au rivage, est bien obligé de desserrer la main et de lâcher les algues et les branches qu'il avait saisies par une sorte de rage instinctive.

Peu après sa profession, Gertrude avait été choisie pour maîtresse des pensionnaires ; or, je vous laisse à penser de

quelle manière devaient être menées ces jeunes filles sous une telle discipline. Ses anciennes compagnes étaient toutes sorties du couvent; mais elle gardait toutes les passions de ce temps et, bon gré mal gré, les élèves étaient forcées d'en subir le contre-coup. Lorsqu'elle songeait que beaucoup d'entre elles étaient destinées à ce genre de vie dont elle avait perdu tout espoir, elle éprouvait contre ces pauvres créatures un ressentiment, presque un désir de vengeance; et elle les opprimait, les rudoyait, leur faisait escompter par anticipation le bonheur dont elles étaient plus tard appelées à jouir. Celui qui, dans ces moments, aurait entendu avec quelle colère majestueuse elle les grondait pour la moindre petite péccadille, aurait pu la prendre pour une personne d'une austérité religieuse portée jusqu'à l'excès. Dans d'autres moments, le même sentiment d'horreur qu'elle éprouvait pour le cloître, pour la règle, pour l'obéissance éclatait en des accès d'une humeur tout opposée. Alors, non-seulement elle tolérait la dissipation bruyante de ses élèves, mais elle l'excitait; elle se mêlait à leurs jeux et les rendait plus désordonnés; elle prenait part à leurs conversations et les portait bien au delà des intentions avec lesquelles elles les avaient commencées. S'il arrivait à l'une d' elles de faire allusion au babil de la mère-abbesse, la maîtresse se mettait à le contrefaire, n'en finissait plus, et en faisait une scène de comédie; elle singeait la mine d'une religieuse, la démarche d'une autre; elle riait alors aux éclats; mais c'était un rire qui ne partait pas de beaucoup plus loin que du bout de dents. Elle avait ainsi vécu quelques années, n'ayant ni le moyen ni l'occasion de faire davantage, quand son malheur voulut qu'une occasion se présentât.

Parmi les autres immunités et distinctions qui lui avaient été accordées pour la dédommager de ce qu'elle ne pouvait pas encore être élevée à la dignité d'abbesse, était aussi celle de loger dans un quartier à part. Ce côté du monastère était contigu à une maison habitée par un jeune homme, scélérat de profession, un de ceux, si nombreux à cette époque, qui, avec leurs bravi et avec l'alliance d'autres scélérats, pouvaient jusqu'à un certain point se moquer de la force publique et des lois. Notre manuscrit le désigne sous le nom d'Egidio, sans autre qualification. Ce triste gar-

nement, par un jour de souffrance qui avait vue sur une petite cour de ce quartier, ayant plus d'une fois aperçu Gertrude qui, par désœuvrement, passait ou se promenait par là, séduit plutôt qu'effrayé par les dangers et par l'impiété de l'entreprise, osa un jour lui adresser la parole. La malheureuse répondit.

Dans ces premiers moments, elle éprouva un contentement, pas pur assurément, mais très-vif. Dans le vide inoccupé de son âme, était venue se glisser une occupation forte, continue, une puissante activité de vie; mais ce contentement ressemblait au breuvage cordial que la cruauté raffinée d'un autre temps versait au condamné pour lui donner plus de force à supporter le supplice. Quelque chose d'extraordinaire, de nouveau se manifesta en même temps dans toutes ses allures : elle devint tout à coup plus régulière, plus tranquille; elle cessa ses railleries et ses plaintes, et se montra même caressante et affable; si bien que les sœurs se félicitaient les unes les autres de cet heureux changement, éloignées qu'elles étaient d'en deviner le vrai motif et de comprendre que cette vertu nouvelle n'était autre chose que de l'hypocrisie qui était venue s'enter sur les anciens défauts. Toutefois, cette trompeuse apparence, cette espèce de vernis extérieur ne fut pas de bien longue durée, du moins avec cette continuité et cette uniformité. Bientôt commencèrent à réapparaître les mêmes dédains, les bizarreries accoutumées; de nouveau se firent entendre les imprécations et les moqueries contre la prison claustrale, exprimées quelquefois dans un langage insolite dans ce lieu et dans cette bouche. Cependant chaque écart était suivi d'un repentir et d'un empressement très-grand à tâcher de le faire oublier à force d'amabilité. Les sœurs supportaient de leur mieux toutes ces alternatives, et les attribuaient au naturel fantasque et léger de la signora.

Pendant quelque temps, il ne sembla pas qu'aucune d'elles pensât plus loin; mais un jour, la signora s'étant prise de bec avec une sœur converse pour je ne sais quel commérage, et s'étant laissée aller à l'injurier sans mesure ni répit, la converse, après avoir assez longtemps enduré la chose et rongé son frein en silence, finalement, à bout de patience, lâcha certain propos, dit qu'elle savait quelque chose, et

qu'en temps et lieu elle parlerait. Dès ce moment, la signora n'eut plus de repos. Mais il ne se passa pas beaucoup de temps qu'un beau matin on attendit en vain la sœur converse à ses devoirs accoutumés : on l'alla chercher dans sa cellule et on ne l'y trouva pas; on l'appela à haute voix, elle ne répondit pas : on chercha, on fureta, on se livra à une perquisition minutieuse par-ci, par-là, en haut, en bas, de la cave au grenier : personne nulle part. Dieu sait quelles conjectures on aurait faites si, précisement en cherchant de tous côtés, on n'avait découvert un grand trou au mur du jardin; ce qui donna à penser qu'elle avait dû s'enfuir par là. On expédia aussitôt sur toutes les routes des courriers à sa poursuite dans l'espoir de la rattraper; on fit toutes sortes de recherches au dehors ; on n'en eut jamais la moindre nouvelle. Peut-être en aurait-on su davantage si, au lieu de chercher au loin, on eût fouillé tout près. Après bien des étonnements, car personne n'aurait jamais cru cette femme capable d'une telle action, et après bien des conjectures, on finit par conclure qu'elle devait s'en être allée bien loin, bien loin. Et parce que l'une des sœurs avait dit une fois : Elle s'est, pour sûr, réfugiée en Hollande, on répéta et l'on tint désormais pour certain au couvent qu'elle s'était réfugiée en Hollande.

Il ne semble pas toutefois que la signora fût de cet avis; non pas qu'elle laissât voir son incrédulité ni qu'elle combattît l'opinion générale par des raisons à elle particulières; si elle en avait, jamais raisons ne furent, à coup sûr, aussi bien dissimulées; et il n'y avait aucune chose dont elle s'abstînt plus volontiers que de revenir sur cette histoire ; aucune chose dont elle se souciât moins que d'approfondir ce mystère. Mais moins elle en parlait, plus elle y pensait. Que de fois par jour l'image de cette femme venait se jeter à l'improviste dans son esprit, s'y implantait et n'en voulait pas sortir! Que de fois elle aurait souhaité de la voir devant elle réelle et vivante, plutôt que de l'avoir toujours obsédant sa pensée, plutôt que de devoir subir jour et nuit la compagnie de ce fantôme insaisissable, terrible, impassible! Que de fois elle aurait voulu entendre réellement la véritable voix de cette femme, ses reproches, ses menaces, quelles qu'elles fussent, plutôt que d'avoir sans cesse dans les profondeurs de l'oreille mentale le murmure fantastique de cette

même voix, et d'en entendre des paroles, auxquelles toute réponse était vaine, répétées avec une opiniâtreté, avec une insistance infatigable que n'eurent jamais les paroles d'aucun être vivant !

Il s'était écoulé environ une année depuis cet événement, quand Lucia fut présentée à la signora et eut avec elle cet entretien où nous nous sommes arrêté avec notre récit. La signora multipliait les questions concernant les persécutions de don Rodrigo; et elle entrait dans de certaines particularités avec une hardiesse qui sembla et devait sembler plus qu'étrange à Lucia qui n'avait jamais songé que la curiosité des religieuses pût s'exercer sur de pareils sujets. Les avis qu'elle entremêlait ensuite aux interrogations ou qu'elle laissait entendre, n'étaient pas moins étranges. Il semblait presque qu'elle tournât en dérision la grande frayeur que Lucia avait toujours eue de ce seigneur; et elle demandait s'il était difforme pour qu'elle en eût si grande peur : il semblait presque qu'elle aurait trouvé sa répugnance déraisonnable et absurde, si elle n'avait eu sa justification dans la préférence donnée à Renzo. Et, sur le compte aussi de ce dernier, elle s'étendait en questions qui étonnaient et faisaient monter le rouge au visage de l'interrogée. S'étant ensuite aperçue qu'elle s'était trop abandonnée avec sa langue aux divagations de son cerveau, elle essaya de rectifier et de colorer le mieux possible son bavardage; mais elle ne put réussir à faire que Lucia n'en gardât un désagréable étonnement et une sorte de vague effroi. Aussi, dès que celle-ci put se retrouver seule avec sa mère, elle s'empressa de lui en faire la confidence; mais Agnese, comme plus expérimentée, résolut en peu de mots tous ses doutes et éclaircit tout le mystère. « N'en sois pas surprise, lui dit-elle; quand tu connaîtras le monde autant que je le connais, tu verras que ce ne sont point là de ces choses dont il faille s'étonner. Les seigneurs, qui plus, qui moins, qui d'une façon, qui d'une autre, ont tous un grain de folie. Il faut les laisser dire, surtout lorsqu'on a besoin d'eux ; et faire semblant de les écouter sérieusement, comme s'ils disaient des choses justes. N'as-tu pas entendu comme elle m'a donné sur la voix, ni plus ni moins que si j'avais dit quelque grosse sottise? Mais moi, je ne m'en suis pas le moins du monde formalisée. Ils

sont tous ainsi. Malgré tout cela, remercions le ciel puisqu'elle semble t'avoir prise en affection et vouloir véritablement nous protéger. Au surplus, ma chère enfant, si Dieu te donne vie, et qu'il t'arrive encore d'avoir affaire à des seigneurs, tu en entendras de belles, tu en entendras, tu en entendras. »

Le désir d'obliger le père gardien, la satisfaction d'amour-propre qu'elle trouvait à se poser en protectrice, la pensée de la bonne opinion que pouvait lui valoir cette protection si pieusement employée, une certaine inclination pour Lucia et aussi une sorte de soulagement qu'elle éprouvait à faire du bien à une créature innocente, à secourir et à consoler des opprimés, tout cela avait réellement disposé la signora à prendre à cœur le sort des deux pauvres fugitives. Par égard pour les ordres qu'elle avait donnés, et grâce à la sollicitude qu'elle leur témoigna, elles furent logées dans le quartier de la tourière, contigu au cloître, et traitées comme si elles avaient été attachées au service du monastère. La mère et la fille se réjouissaient entre elles d'avoir trouvé si promptement un asile sûr et honorable. Elles auraient bien aussi souhaité de pouvoir y demeurer ignorées de tout le monde; mais la chose était assez difficile dans un monastère; d'autant plus difficile qu'il existait un personnage trop déterminé à avoir des nouvelles de l'une d'elles, et qui, outre la passion et la pique qui l'animaient auparavant, éprouvait aussi maintenant dans son cœur la rage d'avoir été prévenu et déjoué. Mais laissons pour l'instant les deux femmes dans leur retraite, et allons retrouver cet homme dans son manoir au moment où il était dans l'attente du résultat de son exécrable expédition.

CHAPITRE XI

Comme une meute de limiers qui, après avoir vainement suivi un lièvre à la piste, reviennent désappointés vers leur maître l'oreille basse et la queue pendante, ainsi, dans cette nuit de confusion et de trouble, les bravi revenaient au manoir de don Rodrigo. Celui-ci se promenait de long en large, au milieu de l'obscurité, dans une vaste salle inhabitée de l'étage supérieur, qui donnait sur l'esplanade. De temps à autre, il s'arrêtait pour prêter l'oreille et pour regarder à travers les fissures des contrevents disjoints, plein d'impatience et non sans quelque souci, non-seulement à cause de l'incertitude de la réussite, mais aussi en raison des conséquences possibles de son entreprise; car c'était la plus grosse et la plus risquée à laquelle ce vaillant personnage eût encore mis la main. Il allait toutefois se rassurant à la pensée des précautions qu'il avait prises pour qu'il ne restât, de son exploit, aucun indice. — Quant aux soupçons, je m'en moque. Je voudrais bien savoir quel sera l'amateur à qui il prendra fantaisie de grimper ici pour s'assurer s'il y a ou s'il n'y a pas une jeune fille. Qu'il vienne, qu'il vienne, ce maroufle, et il sera bien reçu. Et le moine aussi, qu'il vienne, oui, qu'il vienne. La vieille? qu'elle aille à Bergame, la vieille. La justice? foin de la justice! Le podestat, après tout, n'est pas un enfant, ni un fou. Et, à Milan? qui donc se soucie de ces gens-ci, à Milan? Qui les écouterait? Qui sait seule-